

fin du dix-huitième siècle, et nous allons nous borner à tracer un rapide précis des faits principaux.

La foule, assaillie à la fois par les fusées et par les bandits, par le feu et par le fer, essaya de fuir, et cent mille personnes se tournèrent à la fois vers la rue Royale... un grand nombre n'y devaient jamais arriver vivantes!

Nous avons parlé des garde-fous placés par les ordonnateurs de la fête autour des excavations profondes subsistant sur les bas-côtés de la place Louis XV. Ces garde-fous, trop faibles pour résister longtemps à la pression formidable que les masses exerçaient sur eux, se rompirent.

Alors des centaines de malheureux s'engloutirent au fond des gouffres et s'y brisèrent, en poussant des cris d'agonie et des gémissements désespérés.

De minute en minute, de seconde en seconde, à chaque mouvement des flots populaires, le nombre des victimes augmentait; des monceaux de cadavres s'ajoutaient aux cadavres; des corps meurtris et palpitants grossissaient l'écoulement humain.

La nouvelle de ces engouffres effroyables se répandit en quelques secondes d'un bout à l'autre de la place.

Alors le tumulte et la confusion, qui semblaient cependant avoir atteint leur apogée, grandirent encore...

Dans la crainte d'être poussés par le courant du côté des excavations meurtrières, un grand nombre de spectateurs, inoffensifs jusqu'à ce moment, mais n'écoulant plus que l'instinct égoïste et souvent féroce de la conservation, mirent l'épée à la main, frappèrent tous ceux qui les pressaient, et se frayèrent une route sanglante vers un salut douteux.

Au milieu de cette confusion épouvantable, les bandits faisaient leur œuvre et travaillaient en conscience... excités par l'eau-de-vie, par la soif du gain, par les ordres qu'ils avaient reçus, et aussi par leur brutalité naturelle, ils poignardaient les hommes avant de les dépouiller; ils arrachaient les oreilles des femmes pour s'emparer des anneaux d'or et des pandolques de pierres précieuses, ils tranchaient les doigts pour s'emparer plus sûrement des bagues. Un grand nombre de malheureux moururent, après plusieurs jours de souffrances, des suites de ces horribles blessures.

Ces scènes de violence ne se concentraient point dans l'enceinte de la place Louis XV; —elles se continuaient dans les rues, sur les ponts, et jusque dans les Champs-Élysées, où l'on assassina des femmes, des enfants, des vieillards!

Nous avons laissé Pauline Talbot et son père, tranquilles et se croyant en sûreté, sur l'un des échafaudages de la rue Royale...

Lorsqu'éclatèrent les premières clameurs qui précédaient la catastrophe, lorsque la boucherie commença, lorsque le souffle de la mort passa visiblement sur la multitude décimée, la jeune fille, tremblante, éperdue, se serra contre son père comme pour chercher dans ses bras un asile inviolable, cacha dans ses deux mains son visage baigné de larmes et s'efforça de fermer ses oreilles aux plaintes déchirantes, aux cris d'angoisse, aux râles d'agonie qui lui brisaient le cœur.

M. Talbot, dont l'un des bras passé autour des épaules de sa fille, la soutenait en l'enveloppant, sentit tout à coup le corps souple de la pauvre enfant frissonner et se raidir.

Il regarda Pauline.

Elle était plus pâle qu'un linceul, ses paupières battaient de l'aile sur ses pupilles renversées. On eût dit que la vie allait l'abandonner.

—Ma Pauline, ma fille chérie... s'écria le vieillard avec épouvante, que se passe-t-il en toi? souffres-tu?... soutiens-toi!... reprends courage!... le spectacle auquel nous assistons est affreux, mais le danger n'est pas pour nous...

—Mon père... balbutia la jeune fille... mon père, je me sens mourir... Oh! pourquoi, pourquoi sommes-nous venus ici?...

M. Talbot allait répondre.

Il n'en eut pas le temps.

(La suite au prochain numéro.)

## LE DRAPEAU

—Voyez-vous, disait souvent le vieux capitaine Fougerel en frappant sur la table, vous ne savez pas, vous autres, ce que c'est que le drapeau. Il faut avoir été soldat; il faut avoir passé la frontière et marché sur des chemins qui ne sont plus ceux de France; il faut avoir été éloigné du pays, sévré de toute parole de la langue qu'on a parlée depuis l'enfance; il faut s'être dit, pendant les journées d'étapes et de fatigue, que tout ce qui reste de la patrie absente, c'est ce lambeau de soie aux trois couleurs françaises qui clapote, là-bas, au centre du bataillon; il faut n'avoir eu, dans la fumée du combat, d'autre point de ralliement que ce morceau d'étoffe déchirée pour comprendre, pour sentir tout ce que renferme dans ses plis cette chose sacrée qu'on appelle le drapeau. Le drapeau, mes pauvres amis, mais, sachez-le bien, c'est contenu dans un seul mot, rendu palpable dans un seul objet, tout ce qui fut, tout ce qui est la vie de chacun de nous: le foyer où l'on naquit, le coin de terre où l'on grandit, le premier sourire d'enfant, le premier amour de jeune homme, la mère qui vous berce, le père qui gronde, le premier ami, la première larme, les espoirs, les rêves, les chimères, les souvenirs; c'est toutes ces joies à la fois, toutes enfermées dans un mot, dans un nom, le plus beau de tous: la patrie. Oui, je vous le dis, le drapeau, c'est tout cela; c'est l'honneur du régiment, ses gloires et ses titres flamboyant en lettres d'or sur ses couleurs fanées qui portent des noms de victoires; c'est comme la conscience des braves gens qui marchent à la mort sous ses plis; c'est le devoir dans ce qu'il a de plus sévère et de plus fier, représenté dans ce qu'il a de plus grand: une idée flottant dans un étendard. Aussi bien, étonnez-vous qu'on l'aime, ce drapeau parfois en haillons, et qu'on se fasse, pour lui, trouver la poitrine ou broyer le crâne. Il semble que tous les

cœurs du régiment tiennent à sa hampe par des fils invisibles. Le perdre, c'est la honte éternelle. Autant vaudrait souffler un à un ces milliers d'hommes que de leur arracher, d'un seul coup, leur drapeau. Non, non, cent fois non, vous ne comprendrez jamais ce que peut souffrir un homme qui sait que son drapeau est demeuré, comme une partie intégrante du pays, aux mains de l'ennemi. C'est une idée fixe qui dès lors le torture et le déchire: "Le drapeau est là-bas! Ils l'ont pris; ils le gardent!" Nuit et jour il y songe, il en rêve, il en meurt parfois. Qu'est-ce qu'un drapeau? me direz-vous; un symbole... Et qu'importe qu'il figure, ici ou là, dans une revue ou une apothéose? Symbole, soit; mais tant que l'espèce humaine aura besoin de se rattacher à quelque croyance saine, mâle et vraie, il lui en faudra encore de ces symboles dont la vue seule remue en nous, jusqu'au profond de l'être, tous les généreux sentiments, tout ce qui nous porte vers le dévouement, le sacrifice, l'abnégation et le devoir!

Quand il avait ainsi parlé, le capitaine Fougerel retombait bientôt dans un mutisme somnolent qui lui était habituel. C'était d'ordinaire un homme triste, accablé, pensif, courbé par l'âge, il est vrai; et dans le petit café de Vernon où il venait chaque soir lire les journaux de Paris en prenant son gloria, on n'entendait que rarement sa voix, et dans les grandes occasions. Depuis de longues années, Fougerel avait adopté le *Café de la Ville*, au coin de la ruelle qui longe l'église. Il y venait après dîner, chaque soir, au même moment, s'asseyait toujours à la même table, y demeurait le même nombre d'heures et se retirait à la même minute pour regagner son logis, situé près de là, dans la vieille rue Saint-Jacques. La table où il s'asseyait n'avait jamais d'autre occupant que lui. Que si, avant l'arrivée de Fougerel, un voyageur de commerce, nouveau venu à Vernon, ou un passant s'asseyait dans le coin où l'ancien soldat se tenait d'habitude, le garçon de café s'approchait doucement et, tout bas, disait:

—Il est impossible que vous restiez à cette table, monsieur: c'est la table des capitaines.

La table des capitaines était célèbre dans le *Café de la Ville*, et quoique Fougerel y vint seul, elle avait gardé cette dénomination en souvenir d'un autre soldat, le compagnon de Fougerel, qui, lui aussi, au temps passé, s'asseyait chaque soir devant cette table de marbre. Vernon les avait vus, pendant longtemps, toujours au même endroit, dans ce café, roulant sous la paume de leurs mains les dominos qui rendaient, sur le marbre, leur bruit d'osselets, ou faisant flamber au-dessus de leur demi-tasse une couche légère d'eau-de-vie et regardant, sans dire un mot, cette flamme qui s'éteignait bientôt, sans force, comme s'éteint un vieillard. Ils n'étaient ni grognons, quoiqu'ils fussent vieux, ni maussades; mais ils ne se livraient et ne causaient cependant point volontiers. Leurs propos, où revenaient si souvent les souvenirs d'autrefois, les échos des journées de bataille, les visages d'amis maintenant disparus, leur suffisaient. Leur amitié leur tenait lieu de tout au monde, et, quoique peu fortunés et déjà atteints des maux de l'âge, ils se trouvaient heureux.

Fougerel et Malapeyre, comme s'appelaient les deux capitaines, étaient depuis longtemps de vieux amis. Ils s'étaient connus au même régiment de ligne et presque en même temps, ils avaient passé dans le même bataillon des grenadiers de la vieille garde impériale. Fougerel était Normand, engagé volontaire, parti tout jeune du pays, Pressigny, un petit village des environs de Vernon, qui porte, ou ne sait pourquoi, le surnom de l'*Orgueilleux*—et se battant bravement, n'épargnant, en campagne, ni son sang, ni sa peine, il avait, à la pointe de la baïonnette et de l'épée, conquis les épaulettes de capitaine.

Malapeyre avait fait de même, arrivant au même but par les mêmes chemins. Fils d'un pêcheur de Lormont, près de Bordeaux, comme Fougerel était né d'une famille de fermiers normands, il avait voué sa vie à cette France que Napoléon I<sup>er</sup> lançait alors—éperonnant jusqu'au sang ce cheval de bataille—dans toutes les aventures et toutes les guerres. Il avait trouvé, au bout de cette existence de labeur, une épée de capitaine, la croix d'honneur et une modeste pension de retraite, à peine de quoi vivre; mais, toujours comme Fougerel, Malapeyre se souciait peu de vivre ou de mourir. Côte à côte, ces braves gens avaient fait, en soldats résolus, les dernières campagnes de l'empire. Ils s'étaient battus à Smolensk, à Leipzig, en Allemagne, en France, et, après le retour de l'île d'Elbe, ils avaient versé leur sang à Waterloo, dans la partie suprême de l'ambitieux aux abois. Chacun des deux capitaines avait fait là tout ce que peut faire un homme pour ne point survivre. Blessés tous deux, laissés pour morts, ils étaient tombés avec les derniers carrés, leurs habits bleus entourés d'un monceau d'habits rouges. Puis, au lendemain de leur convalescence, ils avaient trouvé un roi assis sur le trône impérial qu'ils avaient si longtemps soutenu de leurs vaillantes mains, le drapeau blanc flottant à la place du drapeau tricolore, des uniformes nouveaux, une cocarde nouvelle, des Suisses qui nommaient les soldats de Milhaud ou de Ney des "brigands de la Loire." Un rêve écoulé. Les deux amis se regardèrent

alors en hochant la tête. A quarante ans, en pleine vigueur, ils se réveillaient comme d'un songe et se trouvaient licenciés, sans état, sans espoir, avec une maigre pension de retraite qui leur payait avec avarice le prix de leurs blessures. Que faire? Et quelle existence allaient mener dans cette France nouvelle ces deux soldats devenus suspects, bonapartistes pour les uns, jacobins pour les autres?

Fougerel et Malapeyre se consolèrent en se disant que la royauté des Bourbons ne pouvaient durer, et qu'il suffisait d'attendre. Alors ils cherchèrent, dans ce grand pays pour lequel ils avaient tant et si bien combattu, un coin où se réfugier, où se reposer et patienter.

Voilà vingt ans qu'ils avaient quitté, l'un ses pommiers normands, l'autre ses vignes bordelaises, vingt ans qu'ils menaient, à travers le monde, la vie des chevaliers errants, toujours cheminant, jamais au repos, vainqueurs et vaincus, entrant, musique en tête, dans les capitales conquises, et disputant, le lendemain, au Cosaque et au Prussien la terre de France toute trempée de sang français. Vingt ans de courses et de combats. En vingt ans, les foyers se vident et les vieux parents disparaissent. Ni l'un ni l'autre des deux amis ne retrouvèrent trace du passé. A la place de la petite maison de Lormont où il était né, Malapeyre rencontra une auberge nouvellement construite, qui servait de relais à la diligence de Bordeaux.

Lorsqu'il demanda, à Pressigny, des nouvelles de ses parents, Fougerel vit des gens qui interrogeaient leur mémoire et qui disaient:

—Oui, j'en ai entendu parler. Ils ont quitté le pays pour s'établir à Pacy, et ils y sont morts.

C'était tout ce qui restait aux deux amis: des noms sur une pierre, dans quelque cimetière de village. Aussi bien, se voyant inutiles et se sentant bien seuls dans le monde, ils résolurent de continuer coude à coude, comme des soldats dans le rang, le chemin de la vie. Ils ne se quittèrent plus. Fougerel décida Malapeyre à habiter le pays normand, et, choisissant leur logis dans cette calme et charmante petite ville de Vernon, ils y associèrent leurs deux médiocrités bien peu dorées, et parvinrent, habitués qu'ils étaient depuis longtemps aux privations, à en faire une sorte d'aisance. C'était le repos absolu après l'absolue agitation. Quelle vie différente que cette vie nouvelle! Les années s'écoulaient en journées longues comme des veillées d'hiver, remplies par les mêmes occupations, les mêmes causeries et les mêmes promenades. La ville, avec ses rues pittoresques, où çà et là apparaît quelque vestige du passé, est de celles où il fait bon de s'arrêter pour prendre quelque repos. Tout y invite à une halte heureuse. La Seine coule paisiblement sous le vieux pont de pierre. Des fumées saines, odorantes, sortent des toits de Vernon et de Veronnet, le village qui fait face à la ville, sur la rive opposée du fleuve; de gais visages reposés se montrent aux fenêtres des maisons grises. Point d'agitation, point de fièvre. A peine quelques soldats du train, logés aux casernes, frappent-ils d'un talon plus bruyant le pavé de la ville. Cette population de rentiers, de vieux militaires retraités, d'amateurs de jardins, vit doucement sous l'atmosphère normande.

—Je donnerais tous les cidres de l'Europe et de la vallée d'Auge pour deux tonneaux de notre Médoc, disait parfois Malapeyre à Fougerel; mais j'avoue qu'on vit à l'aise en Normandie et qu'on y vieillit avec plaisir.

Les joies des deux officiers n'étaient pourtant pas excessives, et toutes leurs distractions consistaient à longer les boulevards, l'avenue de la Maissonnette, jusqu'au bout de cette route bordée d'arbres qui côtoie les charmes du parc de Bizy, puis, continuant leur chemin, en s'arrêtant parfois pour tracer sur le terrain quelque plan d'une bataille que les deux amis discutaient, ils entraient dans la forêt et ne s'arrêtaient que sous les arbres superbes des Valmeux. Ils revenaient ensuite, toujours devisant, jusqu'à l'*Hôtel d'Evreux*, où ils prenaient pension, et, saluant en entrant les convives, ils s'asseyaient à la table d'hôte et écoutaient plus qu'ils ne parlaient. Repliant leur serviette, ils donnaient enfin un bonsoir collectif, se rendaient au café et attendaient là, en jouant aux dominos, que le premier coup de neuf heures se fit entendre à l'église. Aussitôt ils regagnaient leur logis, et après avoir pris leur bougeoir à terre, au bas de l'escalier, ils échangeaient une poignée de main et montaient chacun dans sa chambre, puis s'endormaient, rêvant aux conquêtes passées et aux victoires évanouies.

Au lendemain de Waterloo, ils comptaient, encore une fois, que le gouvernement des Bourbons ne serait que provisoire, et ils espéraient bien, un jour ou l'autre, tirer encore l'épée qui demeurait accrochée à leur chevet. Un vieux fond d'humeur républicain leur laissait croire que Louis XVIII ne régnerait pas longtemps. Cependant, les années passaient, disparaissaient; les deux capitaines se sentaient vieillir, et Charles X, après avoir succédé à Louis XVIII, continuait à régner.

—Allons, disait parfois Fougerel, c'est fini, vois-tu, mon vieux Malapeyre; nous ne commanderons plus aucune compagnie; il faut laisser la place aux plus ingambes; les rhumatismes viennent, et puis on a pris